

Tante Ursule soupçonna la trahison. Elle se dit : Il y a mystère là-dessous. Cette petite n'a pas la figure d'une personne séparée de celui qu'elle aime. Verrait-elle, en secret, ce traîneur de sabre ? Mais non. Elle n'est pas sortie depuis le commencement de la semaine. Correspondrait-elle avec lui ?

Elle surveilla l'arrivée du facteur, et se fit remettre toutes les lettres. Elle ne trouva rien de suspect, rien qui sentit la caserne. Peut-être le galant jette-t-il des billets par-dessus les murs, pensa-t-elle. Sous prétexte de faire nettoyer les massifs, elle mit le jardinier en observation permanente. Elle dit à ce brave garçon :

— Les maraîchers du voisinage ont lancé des racines dans le jardin... Si vous voyez tomber quoi que ce soit, vous me l'apporterez....

Cet espionnage fut infructueux. La brèche, par laquelle Roger forçait le blocus, échappait à la vigilance de tante Ursule. Celle-ci passa des heures, à l'affût derrière sa persienne, surveillant le jardin. Mais le capitaine, rasant la muraille, était hors de vue, et le mystère des deux jeunes gens demeurait impénétrable.

Cependant Aline, en revenant du kiosque chinois où, se sentant épiée, elle ne restait jamais plus qu'un quart d'heure, se laissait quelquefois aller à fredonner. Ses yeux brillaient plus vifs, ses joues étaient plus roses. Elle avait en elle, pour le reste de la journée, un rayonnement de bonheur. Tante en fit la remarque. De là à observer le kiosque il n'y avait qu'un pas.

Un après-midi, ayant vu Aline se diriger vers son lieu de retraite accoutumé, elle s'en vint, à pas de loup, derrière la jeune fille. Au bas des marches du perron, elle s'arrêta et tendit l'oreille. Un léger murmure de voix, à travers la porte close, se faisait entendre. Avec qui Aline était-elle enfermée ? Était-ce avec son père ? Non, M. Bernard avait pris le chemin de l'usine, après le déjeuner. Mme Bernard était au salon. Alors, si c'était ?...

La vieille fille ne prit pas le temps de réfléchir une seconde de plus : son sang ne fit qu'un tour... Elle gravit les six marches, en trois bonds, ouvrit brusquement la porte et resta béante, devant ce stupéfiant spectacle : assis sur un canapé, le capitaine Roger, ayant sur ses genoux le carlin de tante Ursule profondément endormi, causait avec Aline qui brodait.

Ce fut rapide comme un songe. En voyant paraître sa marraine, Aline se dressa sur ses pieds et jeta un cri... Roger bondit, sans se soucier du carlin qui roula sur le sol, en poussant un jappement lamentable. Elle, par la porte, lui, par la fenêtre, s'envolèrent comme des sylphes. Et tante se trouva seule, dans le kiosque, en présence de son chien, qui la regardait avec de gros yeux étonnés. La vieille fille exaspérée fondit sur l'animal, qui avait si complètement trahi sa confiance, et, le frappant à grands coups d'ombrelle :

— Oh ! le vaurien, le sot, l'imbécile, qui se drolote sur les genoux de ce maraudeur au lieu de mordre, d'aboyer, d'avertir toute la maison !...

Elle lui jeta, à la volée, le manche de son ombrelle brisée, et, terrible, revenant à longues enjambées :

— Voilà donc comme on se moque de moi ! cria-t-elle. C'est bien ! Nous allons voir !

Elle entra sous le hangar où le jardinier serrait ses outils, y prit une planche, des pointes, un marteau, et Aline, quelques instants après, l'entendit qui clouait, à grand bruit, les volets du kiosque. La jeune fille eut un frisson. Il lui sembla que tante l'enfermait pour toujours, et que, murée, elle ne reverrait plus celui qu'elle aimait. Un froid soudain lui glaça le cœur. Elle eut peur en se

voyant toute seule, et, courant vers le salon, elle se réfugia dans les bras de sa mère.

M. Bernard était un brave homme. Il l'avait prouvé, depuis vingt ans, à tante Ursule. Mais il avait horreur des persécutions, et l'idée que sa fille n'était plus heureuse le fit sortir de son caractère. Il avait tout accepté, depuis le jour où, donnant le bras à sa femme coiffée de fleurs d'oranger, il était entré dans la maison. Tout : le martyre de l'héroïque Louis, l'humeur sombre de tante, les accès de demence périodiques qui avaient si gravement troublé la vie de famille. Mais il n'était pas disposé à supporter que sa fille eût les yeux rouges et la mine inquiète. Il ne l'avait pas mise au monde avec le concours de Mme Bernard, pour la voir autrement que des sourires et des chansons aux lèvres.

Lui, qui avait tourné, pendant huit jours, autour de sa belle-sœur, sans oser lui avouer que sa fille aimait un militaire, il n'hésita pas une minute, pour rendre la gaieté à Aline, à affronter les violences de l'irascible Ursule.

Il la prit à part, sous les grands maronniers qui ombrageaient la pelouse, et, sans préambule :

— Voyons, tante, dit-il, la situation qui nous est faite à tous, depuis une semaine, est très pénible... Est-ce que vous ne pensez pas qu'il y ait lieu de la régler d'une façon plus satisfaisante ?...

Il s'arrêta. La vieille fille, qui l'avait écouté d'abord, les yeux baissés, venait de lui lancer un regard terrible. Ses lèvres remuèrent, comme si elle allait parler, mais elle se contint, et, les traits contractés par une sourde colère, elle sembla décidée à entendre jusqu'au bout, et sans protestation, ce que son beau-frère osait vouloir lui dire. Bernard, oppressé, poursuivit courageusement :

— Vous savez, tante, combien nous vous aimons... Nous avons partagé avec vous toutes vos peines... Il n'est pas un seul de vos chagrins qui n'ait eu son contre-coup dans notre cœur... Mais, sincèrement, ne craignez-vous pas de vous laisser entraîner à un peu d'exagération dans vos antipathies ? Sans conteste, vous avez mille bonnes raisons d'écarter de votre intimité certaines personnes appartenant à... une classe de la société qu'il est inutile, entre nous, de nommer... Mais les proscriptions en bloc sont toujours fâcheuses... Il faut savoir faire des exceptions. Il y a de bonnes gens partout... Et le choix de votre nièce, particulièrement, est, je vous assure, plus sensé qu'il n'en a l'air... Ce jeune homme...

Il ne put achever. Tante, qui bouillonnait comme un volcan couvant une éruption, éclata soudainement, et, frémissante au souvenir de la scène du kiosque :

— C'est un drôle ! cria-t-elle... Oui Monsieur, un drôle ! Il a osé s'introduire chez moi, pareil à un voleur, en franchissant les murailles. Je l'ai trouvé dans mon kiosque, là ! là ! aux pieds de votre fille !...

— Pas aux pieds, tante, rectifia Bernard... assis sur un canapé. Aline m'a tout conté. Ils causaient, les pauvres enfants !...

— Plaignez-les ! Désavouez-moi ! Approuvez leur conduite, qui est d'une immoralité révoltante !

— Mais aussi, c'est votre faute ! Vous les obligez, par vos rigueurs, à nous tromper...

— Monsieur, les cœurs honnêtes, quoi qu'il arrive, ne trompent jamais !...

— Eh ! après tout, il faut avoir un peu de raison ! continua Bernard, qui s'échauffait... Ils s'aiment et vous les séparez... Ils font le diable pour se revoir... C'est tout naturel ! Et, à leur place... :

— Vous en feriez autant ?

— C'est bien possible !